

Les Feux
de l'Armure

Roman

Olivier Boile

DU MÊME AUTEUR, AUX ÉDITIONS NESTIVEQNEN :

- *Medieval Superheroes*, 2012

Collection Fractales/Fantasy dirigée par Chrystelle Camus

NESTIVEQNEN Éditions
67, cours Mirabeau
13100 AIX-EN-PROVENCE
www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépôt Légal: avril 2013

ISBN: 2-915653-45-3

CECI N'EST PAS UN PROLOGUE

Vallée d'Estrafalgard, en d'autres temps

La vallée, froide et déserte, savait qu'elle serait bientôt le théâtre d'une de ces empoignades féroces dont raffolent les hommes depuis l'aube des temps.

Histoire d'agrémenter le spectacle promis, elle s'était parée de tous ses atours, marécages, fondrières, boue traîtresse et autres pièges conçus pour transformer une confrontation banale en un massacre indéfinissable. Si les petits ruisseaux font les grandes rivières, on sait aussi que d'abjectes boucheries font de belles chansons de geste. Les ménestrels ont été les premiers à réaliser que le sordide fait vendre, et ce bien avant la presse à scandale. L'agonie d'un héroïque Roland brisant son olifant au sommet d'une montagne de cadavres, il n'y a rien de tel pour captiver un auditoire.

Celle qui s'annonçait serait donc la plus remarquable des batailles, de mémoire d'ancien – soit depuis environ quarante ans, l'espérance de vie moyenne en ces temps reculés où choisir entre la peste et le choléra n'était pas qu'une métaphore. Les organisateurs avaient mis le paquet : oriflammes brodées, magnifiques destriers, armets clinquants, épées forgées dans l'acier le plus pur, on trouvait là toute une quincaillerie que l'on ne devait jamais revoir par la suite. Forcément, puisque cette énième opposition entre le monde occidental libre et ses agresseurs surgis des Plaines Gelées d'Aguendace serait la dernière.

La colline orientale était occupée par les troupes du comte de Lutécies, neveu du roi de Francofonie et vétéran de la Guerre de

Six Ans et Demi, jadis livrée contre le Sacré Empire Teutonien. Ses bouillants chevaliers dominaient la vallée, fiers et droits dans leur cotte de mailles où, comble de l'inconfort, il était impossible de se gratter; ses valeureux archers, eux, tentaient tant bien que mal de se tenir fiers et droits malgré leurs origines paysannes et, surtout, ce sentiment qu'ils ne feraient pas long feu lorsqu'ils auraient vidé leur carquois chichement garni et qu'il leur faudrait en découdre avec un poignard guère plus dangereux qu'une aiguille; ses artilleurs, enfin, se demandaient pourquoi on les avait convoqués dans ce trou perdu, étant entendu que, sous ces latitudes, la poudre à canon ne se répandrait pas avant une bonne poignée de siècles, autant dire déjà trop tard.

Les soudards de Joachim d'En-Haut, fils naturel de Richard le Bourru, prince de sang royal et de la province d'En-Haut, connétable de Francophonie dès que le temps le permettait, avaient planté leurs tentes sur la colline d'en face. Ils combattaient leur frousse comme ils le pouvaient, en jouant au 421, en braillant des chansons paillardes, en épluchant des oignons et des carottes pour un hypothétique potage de victoire... Voire en confectionnant des bouquets de coquelicots, la meilleure façon de partir à l'assaut la fleur au fusil.

L'attente était interminable. Sans être nécessairement pressés d'en finir avec ce conflit ou avec leur existence, tous souhaitaient passer à l'action. Les faire lanterner ainsi confinait à la faute professionnelle.

Alors que le mécontentement commençait à gronder dans les rangs, l'ennemi parut enfin.

Le comte de Lutécies avait envisagé cette venue. Joachim d'En-Haut aussi. En revanche, personne n'avait prévu que l'ennemi apparaîtrait sur la colline où le connétable avait pris place avec ses hommes. La tactique de la tenaille, chère au comte de Lutécies, devenait caduque; tout à coup, les stratégies finement élaborées autour d'un champ de bataille en carton s'écroulèrent avec le fracas d'un château de cartes sous la tempête.

Comme souvent dans ces cas-là, il fallait réagir en vitesse.

« Dévaléz la colline! s'époumona Joachim d'En-Haut. Dévaléz la colline! Ralliez-vous à mon panache blanc! »

Joignant le geste à la parole, il embrocha un anachronique tricorne au bout de son sabre et le brandit avec l'espoir que l'on

se souviennent de cette initiative comme d'un sommet en matière de bravoure. À ses côtés, son fidèle lieutenant et vassal, le baron de la Tourette, entreprit de piquer au vif chacun des hommes présents en les agouissant d'injures mettant en jeu l'honneur de leur génitrice. Cela n'eut pas l'impact escompté. Du chevalier le plus haut placé sur la pyramide de la société féodale au plus fauché de ces types contraints à mener une double vie pour subsister, fermiers le jour, mercenaires la nuit, tous hésitaient à s'engager dans ce qui ressemblait fort à la gueule du loup, voire plus prosaïquement à une vallée alluviale constituée de limon et de vase. Leurs chefs avaient voulu y piéger les Daniches qui, *dixit* le baron Bertrand de Parmons-et-Parvaut, « seront faits comme des rats dans cette merde poisseuse ». Qui donc irait s'y jeter de plein gré ?

Les soldats francophoniens se débarrassèrent de leurs appréhensions dès qu'ils purent regarder leurs adversaires dans le blanc des yeux, rouges de haine en la circonstance. Ils prirent la poudre d'escampette sans s'être concertés au préalable. Entre le marécage et le berserker daniche, on opte généralement pour la première solution, au point que cela en soit devenu proverbial.

Évidemment, on trouvera toujours un fanfaron pour camper sur ses positions, les épaules relevées et le menton en avant, l'air de dire « ils ne passeront pas ». Le connétable était de ces énergumènes : il ne pouvait se résoudre à la fuite. D'un geste du bras, il ordonna à ses hommes de contre-attaquer. Bien essayé. Toutefois, miser sur la mobilité de milliers de guerriers, engoncés dans une armure de fer et noyés dans la boue jusqu'à la taille, paraîtra quelque peu présomptueux à l'observateur extérieur et neutre que nous sommes. Nous avons raison.

Les Daniches sautèrent tant sur l'occasion que sur leurs opposants, le tout sans même prendre la peine d'en référer à leurs stratèges attitrés. Rien de plus logique : ils n'en avaient pas. Étaient considérés comme chefs ceux qui montaient au front en première ligne. Hangrstrølm Cœur-de-Castor, l'un des sprinters les plus renommés de la délégation daniche, était alors le porte-drapeau de tout un peuple. Ses performances feraient de lui le premier d'entre tous à rejoindre le Houlala, paradis des guerriers d'Aguendace, que nous autres profanes décrirons comme l'équivalent d'une fin de banquet nuptial, quand les

convives ont bien bu et bien mangé, quand les panses sont pleines et les esprits vides, un festin entre amis où les invités se nomment Thor, Odin ou Loki, et où l'*Orchestre Exotique de Jacky Vincent et sa Compagnie Guadeloupéenne* est remplacé par un chœur d'opulentes Walkyries... Voici ce qu'est le Houlala, ou plus exactement ce que serait le Houlala s'il n'était pas qu'un infâme tissu de racontars engendrés par les chamans daniches afin d'envoyer au casse-pipe des jeunes gens pleins d'avenir sans avoir à s'encombrer de remords.

Les lames s'entrechoquèrent. Les corps se mêlèrent dans une macabre farandole. Hangrstrølm Cœur-de-Castor s'empala joyeusement sur les haliebardes des défenseurs du royaume. Ceux-ci n'eurent guère l'heur de s'en réjouir : à leurs côtés, des camarades tombaient en hurlant, pour ne plus se relever. Le marigot se chargerait de finir le travail, aidé dans cette tâche par les nuées de corbeaux qui, déjà, tournoyaient au-dessus de la vallée d'Estrafalgard en se chicanant pour la propriété des meilleurs morceaux de bidoche.

Oui, la guerre est glorieuse, mais seulement vue de loin.

Les Daniches, nus sous leur tunique en peau de daim, se mouvaient avec aisance entre les lignes francophoniennes ; des lignes francophoniennes qui, elles, éprouvaient les pires difficultés à trouver une cohésion sur ce pré bien différent de ceux, verts et carrés, sur lesquels on leur avait appris à tuer leur prochain. Le premier rempart de soldats mis en charpie, les barbares purent se laisser aller à tailler les archers royaux avec leur hache à double tranchant, comme on découpe une motte de beurre. Et si parfois un berserker crevait la bouche ouverte dans un ultime beuglement, ce n'était que pour mieux livrer passage à deux de ses compagnons, ivres de fureur et assoiffés de sang – façon de parler : depuis cent ans et les réformes humanistes du jarl Knurlbräad Croc-Blanc, les Daniches avaient renoncé à se repaître de la chair de leurs victimes.

« Ce n'est pas dieu possible..., grogna Philibert le Cauteleux, prince de Lugubrum et aspirant au trône de Francophonie. Il n'y a plus rien à faire, plus rien à espérer, tout est perdu. »

L'abattement étant un bon terreau pour faire pousser des phrases historiques, il ajouta :

« Tout est perdu, fors l'honneur ! »

Sur ce, une francisque mit un terme brutal à ses rêves triomphants. Le royaume chutait avec lui mais, déjà, il ne s'en souciait plus.



La victoire des barbares des Plaines Gelées d'Aguendace sur la coalition des provinces de Haute et Basse-Bourgondie, d'Ost, du Central, d'En-Haut, d'En-Bas-à-Droite, de Navarrone, de Keltia et de Lutécies, ainsi que d'une multitude de principautés insignifiantes plus ou moins inféodées au roi, condamna au néant la brillante culture francophonie. Le désastre de la vallée d'Estrafalgard instaura sur ces terres autrefois fertiles une longue période d'obscurantisme à en faire frémir le plus fondamentaliste des théologiens, un Moyen-Âge sans châteaux forts ni troubadours, sans tournois ni chasse à courre, sans bâtisseurs de cathédrales ni moines soldats, autrement dit de profondes heures d'ennui auxquelles seule la découverte fortuite de la fée électricité, près d'un millénaire plus tard, apportera un peu de lumière.

Ce qui va suivre ne devrait donc rien vous conter d'autre que les luttes d'influence mesquines entre chefs de clans pour le contrôle d'une ferme, d'un cochon ou d'une femme, au mieux; au pire, le quotidien d'une famille de pêcheurs daniches réalisant à quel point les côtes de leur nouvel Eldorado sont riches en coquilles Saint-Jacques, comme l'affirmaient leurs prophètes. Et ne vous attendez pas à ce que, dans un moment d'égarement, ils découvrent l'Amérique, inventent le basket-ball, le ketchup et le billet vert, et fondent les studios d'Hollywood.

À moins que...

Il suffirait que le connétable de Francofonie n'ait pas la mauvaise idée d'embourber ses hommes au fond de la vallée d'Estrafalgard et qu'il préfère se mesurer aux envahisseurs sur cette colline où ni les uns ni les autres n'auraient dû être.

Il suffirait que la folie l'emporte sur la lâcheté.

Il suffirait de trois fois rien...

Admettons que cela se soit déroulé de la sorte. En dépit de lourdes pertes qui creuseront pour longtemps le déficit démographique, les Francofoniens sont déclarés vainqueurs, aux points,

pour ainsi dire à la Pyrrhus. Leur courage n'a pas été pris en défaut dès lors qu'il était question de sauver la patrie en danger. Leur résolution n'a pas flanché face à ces créatures mi-hommes mi-bêtes, aussi peinturlurées qu'un Mardi gras et aussi funestes qu'une veille de Toussaint. Les soldats de Haute et Basse-Bourgondie, d'Ost, du Central, d'En-Haut, d'En-Bas-à-Droite, de Navarrone, de Keltia et de Lutécies, ainsi que d'une multitude de principautés insignifiantes plus ou moins inféodées au roi, sont des héros heureux.

Heureux, les Keltians le sont un chouïa moins que les autres. Toute farce ayant son dindon, et conscient que l'on peut gagner une bataille sans gagner la guerre, le roi Charles s'est vu contraint de céder la province de Keltia aux barbares, en leur faisant promettre qu'ils ne recommenceraient plus, que ce n'est pas bien ce qu'ils ont fait, non mais qu'est-ce que c'est que cette chienlit, de quel droit violez-vous nos propriétés, nos filles et nos droits les plus fondamentaux ?

Aussi sage et avisé que le permet la déontologie politique, le roi Charles a apporté au royaume de Francophonie – mon royaume – ce qui lui manquait depuis sa fondation : une ère de paix et de stabilité.

Il était une fois, en des temps pour vous fort anciens...

PASSE TON ADOUBEMENT D'ABORD

Château-d'Eau, printemps 1311

Je suis né le 29 février de l'an de grâce 1288, dans la province d'En-Haut, en ce beau royaume de Francophonie dont je suis si fier de parler la langue et de partager les nobles traditions.

Pays de la liberté et de la fraternité – l'égalité doit être votée par le conseil royal dans les cinq siècles à venir – peut-être pas fille aînée mais, au moins, petite-nièce par alliance de l'Église, la Francophonie s'enorgueillit d'un climat clément, d'une sismicité quasi nulle et d'un volcanisme guère plus vaillant, de monuments antiques qui ravissent l'amateur de vieilles pierres, et d'un paysage variant d'une province à l'autre, pour la plus grande joie des reîtres étrangers cherchant un peu de diversité lors d'une invasion.

Oui, le 29 février. Forcément, depuis l'entrée en vigueur du calendrier établi par le moine escottain McGregor, il ne fait pas bon venir au monde un tel jour : allez savoir pourquoi, on ne fête mon anniversaire qu'une fois tous les quatre ans. J'affiche donc, officiellement, cinq ans au compteur.

Inutile de vous dire qu'il en faut plus pour les impressionner, mes camarades de l'École de Chevalerie de Château-d'Eau. J'ai beau leur montrer mon acte de naissance, leur prouver par $a + b$ que je suis en avance sur le programme, pour ces nigauds je ne suis qu'un échalas de vingt-trois printemps alors qu'eux-mêmes en recensent cinq de moins... C'est normal, on y arrive, puisque j'ai redoublé ma première année, deux fois la seconde, et que j'en suis à mon troisième passage de l'examen donnant droit à la récompense suprême : l'adoubement.

Ils ne comprendront jamais rien à rien. Ces jeunots sont navrants, on veut faire d'eux des gentilshommes alors qu'ils sont incapables de raisonner. Par contre, frapper à s'en déchirer l'épaule sur un mannequin de bois, ils savent faire. Et dire que, pour la plupart, ils décrocheront leur titre de chevalier dès leur première tentative...

Parfois j'ai envie de tout plaquer.

Je pourrais faire comme ma mère. Partie de rien, une enfance misérable, une jeunesse qui ne l'était pas moins, elle est parvenue à un rang très honorable, surtout pour une représentante du sexe faible. Il faut que je vous l'explique avant qu'il y ait le moindre malentendu : ma mère est l'une des sorcières les plus respectées de la région. Enfin, ma mère... Elle m'a recueilli alors que j'étais gamin, à défaut de m'avoir conçue elle-même. Vous comprenez, les femmes comme elles n'ont pas le droit de frayer avec les garçons. Sinon elles sont radiées des registres de la profession, et n'ont plus qu'à courir les routes pour gagner leur croûte je ne sais trop comment.

Je n'ai pas connu ma véritable mère. Apparemment, elle m'aurait abandonné, nouveau-né, en me laissant à la consigne de l'église du village avant de jeter le ticket aux ordures. J'ignore pourquoi elle a fait cela. Mon père non plus, d'ailleurs, ne sait pas pourquoi, lui qui l'a quittée sans se douter qu'il l'avait engrossée. Depuis, il est peut-être mort. Personne ne m'a jamais dit qui il était, à quoi il ressemblait, quel métier il exerçait. Souvent je l'imagine en pompier ou en cosmonaute, comme tous ces papas qui n'existent pas.

Mais je m'en fiche, j'ai maman. Pour l'état civil, elle s'appelle Gwendoline Brouillon. Pour moi c'est maman, pour les autres c'est la Sorcière. C'est aussi simple que cela.

« Mon petit, me dit-elle, je vais me démener pour toi, comme d'habitude. De ton côté, il faudra faire des efforts...

— Oui, maman.

— Tu dois ?

— Réviser. Relire *Les 102 Commandements du Preux*. M'entraîner au tir à l'arc jusqu'à en avoir les doigts qui saignent. Monter à cheval, encore et encore. Manier l'épée contre le gars Georges ou le fils Terreneuve. Retravailler les exercices de tactique militaire. Revoir les différents éléments composant l'armure, ceux-là

je les connais par cœur: la rouelle, l'épaulière, la panière, le bras-sard, la cubitière, le canon d'avant-bras...

— Apprendre à se tenir en société, aussi. Saluer les dames, être courtois, ce genre de simagrées. C'est à cause de ça que tu as été recalé la fois précédente, je te le rappelle.

— Hum. Oui. »

Je déglutis avec peine, avant de tenter de me défendre:

« Face à cette jouvencelle, tu sais, Roxane de Beauregard, j'ai été comme tétanisé. Je ne savais que dire, le trou noir, j'ai oublié tout ce que j'avais étudié en une année... »

— En deux ans. C'était déjà ton deuxième essai. Il me semble que tu n'as pas non plus été fameux en équitation. Pour un futur chevalier, ça fait désordre, non ? Réveille-toi, dans "chevalier" il y a "cheval", ce sera ton outil de travail numéro un. Si tu es allergique à l'équitation et préfères voyager à pied, tu n'as qu'à passer le concours de piéton. Ou rester écuyer et porter des boucliers pour les autres durant toute ta vie. »

Merci, maman. Merci de me rappeler à quel point je suis nul, à quel point je suis ridicule dans tout ce que j'entreprends. Et merci de m'avoir rappelé l'existence de Roxane de Beauregard. Je commençais à peine à l'effacer de ma mémoire.

« Merci, maman. Merci pour tes encouragements. Je tâcherai de faire au mieux. »

Impossible de dissimuler mon stress. Dans une semaine, les sévères examinateurs venus de Lutécies jugeront si je suis apte à porter l'armure.

Porter l'armure ! Plus que le titre de chevalier du royaume, c'est d'abord l'armure qui me fascine. Nous, les écuyers, nous n'avons droit qu'à un inconfortable blouson de cuir indigne d'être porté par des guerriers. L'acquisition de ce splendide plastron étincelant de mille feux nous fera entrer de plain-pied dans ce...

« Godefroi, dégagez vos mains de cette vitrine. On regarde, on ne touche pas. »

Je sursaute. Celui qui m'a extirpé de mes rêvasseries n'est autre que le comte Jean-Michel d'Us-et-Coutumes, surnommé le Chevalier Blanc car, le croirez-vous, son armure est blanche, son heaume est blanc, son cheval est blanc et sa barbe, comble de la distinction, est blanche elle aussi. Accessoirement, il est mon professeur d'escrime. Lors de mon dernier test, ce salaud

m'a flanqué un infamant 14 sur 60. Est-ce ma faute si je suis gaucher alors que toutes les épées sont conçues pour les droitiers ?

Je me retire de la salle des trophées sans oser accorder un coup d'œil de plus à l'équipement complet du chevalier Maurice, sainte relique comprenant notamment son canotier de guerre et son haubert dédié. *Aux enseignants et aux élèves de Château-d'Eau. Que le Tout-Puissant soit avec vous.* C'est signé « Chevalier Maurice », le plus illustre diplômé que notre école ait fourni au royaume. Dans le secret de nos cœurs, chacun de nous rêve de l'imiter. Dans mon cas, il s'agit d'une utopie, alors pourquoi me tourmenter en remuant la dague dans la plaie ?

« Salut, Gody ! »

En parlant de tourments... Au hasard de mon errance dans les couloirs de l'école, je croise Jean-Laurent Blanc, fils du chevalier du même nom et sa copie carbone, la barbe immaculée en moins. Autant je déteste le père, autant le rejeton n'entre dans aucune catégorie. Le dictionnaire ne connaît pas de mot assez virulent pour décrire la haine que m'inspire ce type. Même pas dix-huit ans, je n'irai pas jusqu'à dire beau comme un enfant, mais fort comme un homme, ça oui. De la graine de connétable, c'est certain. Et cette aura auprès des donzelles ! Toutes, il faut toutes qu'elles tombent sous le prétendu charme de cet authentique crétin. Pas une ne lui échappe. Tiens, je ne la connaissais pas celle-là. Encore une nouvelle ? Pas mal...

« Salut Blanc ! Hum... Mes... Mes hommages, mademoiselle. »

La pimbêche ne me répond pas. Jean-Laurent non plus. Ils passent leur chemin en ricanant, bras dessus bras dessous, du moins dans les limites permises par le strict règlement de l'École de Chevalerie de Château-d'Eau : « interdiction absolue de vous montrer dans des postures galantes en dehors des cours de fin'amor. » Sauf, cela va sans dire, si votre paternel exerce une activité d'enseignement au sein de l'établissement.

Dans un accès de philosophie, j'en viens à penser que, sur la ligne de départ de la course à la réussite, un orphelin part non seulement avec un handicap de plusieurs coudées sur le fils à papa de base, mais avec en prime des starting-blocks défectueux qui vous retiennent quoi que vous fassiez pour tenter de vous élaner. Je crois que c'est ce que l'on appelle la loi de la sélection naturelle.



Plus que quarante-huit heures et j'y serai. Plus que quarante-huit heures, ventre-Dieu !

Plus que quarante-sept heures et cinquante-neuf minutes, maintenant. Ma clepsydre est formelle, la fuite de quelques gouttes supplémentaires me rapproche inéluctablement de l'examen. On peut me traiter de poule mouillée, cependant j'ai moins les chocottes que mes jeunes collègues. Je connais toute la procédure, ce qu'il faut faire et ne pas faire, les détails qui font la différence. Si les aptitudes sont de leur côté, en revanche l'expérience est avec moi.

Ce n'est pas une raison pour relâcher ses efforts. Plus le jour J approche, plus je mets de volonté et de détermination dans chaque coup d'épée. Le pauvre bizut que l'on m'a mis dans les pattes commence à s'en apercevoir. Il vacille sous mes assauts, se protège tant bien que mal, faisant plus appel à son écu qu'à sa lame. Je fanfaronne :

« Je quarte du pied, j'escarmouche. Je coupe, je feinte... »

J'accélère le mouvement. Mon adversaire souffre. La parade n'est clairement pas son point fort. La contre-attaque, si : alors que je me crois hors d'atteinte, son épée de bois jaillit de derrière son bouclier et, avant d'avoir pu réaliser ce à quoi je m'expose, s'écrase sur mon crâne.

« À la fin de l'envoi, je touche ! » jubile-t-il.

Je suis mis hors combat. Avec une arme en fer, j'aurais été contraint de rassembler mes morceaux de cervelle éparpillés sur le pré. J'en viens à me féliciter de ne pas être chevalier.

« Mais si j'étais chevalier j'aurais un casque et une armure », me rappelle mon bon sens.

Un casque et une armure, un heaume magnifique et un splendide plastron étincelant de mille feux, comme dans les légendes que ma mère me racontait au coin du feu...

Alors mes rêves reprennent le dessus.



Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Des images de batailles épiques n'ont cessé de défiler dans ma tête, m'empêchant de réfléchir au problème qui taraude tout étudiant avant un examen : sur quoi ne va-t-on pas m'interroger ?

J'ai volontairement fait une impasse sur le tir à l'arc. Non seulement cette matière est secondaire, mais en plus notre matériel n'est pas conforme aux directives de l'Académie d'En-Haut. En faire étalage devant les examinateurs serait une impardonnable maladresse. Ce sont des astuces que l'on apprend après huit années de présence assidue à l'École de Chevalerie de Château-d'Eau.

Bien entendu, maman n'est pas au courant. Son fils ne donne pas tout ce qu'il a pour réussir ? Impensable ! « Chez les Brouillon, on va au fond de ses possibilités, on ne renonce en aucun cas, on se tait sous la torture », me répète-t-elle. Mais suis-je vraiment un Brouillon ? Je veux dire, au niveau génétique et tout, vous voyez, le genre de notions qui ne devraient jamais apparaître ici vu qu'à mon époque rien de tout cela n'a été découvert ? Par exemple, inutile de parler devant moi de caryotype ou d'acide désoxyribonucléique : je ne pourrais pas vous suivre.

Pour moi, c'est clair, je suis dans la lignée de ma mère adoptive. Je réussirai donc.

« Mon petit, me dit-elle, viens me voir.

— C'est que je dois partir, je préfère arriver en avance, on ne sait jamais, s'il y en a un qui se désiste...

— Écoute, tu seras un homme, mon fils — ne nie pas, tu es sur la bonne voie — alors il faut que tu saches que... »

Ce qu'elle a à m'apprendre a l'air très important. Je soupire et m'assieds en face d'elle. Elle a beau être ma mère, son œil gris clair continue de me terrifier, parfois. Je me concentre sur l'autre, d'un brun plus classique.

« Tu dois prendre soin de toi. Car tu n'es pas n'importe qui... »

Je crains le pire. Tant de contes débutent de cette manière ; on connaît la suite.

« Tu te souviens du roi Gondebaud ?

— Oui, maman. Gondebaud le Bien-Aimé, qui épousa trois des quatre filles du comte de la Marche et fut excommunié par le pape.

— Bien. Le roi Gondebaud eut trois enfants, un avec chacune de ses épouses. L'aîné, Pierre, contracta la peste suisse à

Marignane. Le second, Paul, fut abattu par un commando matabaure au cours de la Dernière Croisade. Quant au benjamin... »

Elle s'interrompt. Je la sens très émue.

« Jacques, le troisième fils, devait succéder à son père. C'était sans compter sur la fourberie de l'odieux Jean Santerre, archiduc de la Bélitrierie, qui profita de la faiblesse du prince pour ourdir un complot visant à s'emparer du pouvoir. Jacques fut pendu haut et court, tandis que survivait son fils unique, un bébé de six mois à peine, sauvé par une femme de chambre... »

Je la vois venir. Par politesse, je fais celui qui attend la suite avec curiosité.

« Jeannette la douce servante éleva le petiot comme son propre enfant, ce qui n'était pas scandaleux en soi puisqu'il était le fruit illégitime de ses amours avec le prince déchu. »

Dommmage. Je me voyais déjà fils d'un prince et d'une princesse, parcouru d'un sang couleur bleu roi du bout de l'index jusqu'au plus petit orteil... Oui, cet enfant trouvé, héritier du trône royal, ce ne peut être que moi. Soit, acceptons l'idée de la bonniche dans le rôle de la génitrice. Le moment est mal venu de faire la fine bouche.

« Vois-tu, Godefroi, cet enfant trouvé, héritier du trône royal, n'est autre que... »

« Godefroi ! »

Je me lève en sursaut, sonné, comme frappé au visage par une casserole de cuivre. Penchée sur moi, ma mère me secoue avec une violence bien peu maternelle.

« Réveille-toi, idiot, tu vas être en retard ! Tu as regardé ta clepsydre ? »

Il fallait s'en douter : c'était trop beau pour être vrai. Pourquoi n'ai-je pas droit, moi aussi, à mon bout d'héritage royal ? Pourquoi n'ai-je pas reçu à la naissance un sceptre d'origine inconnue, une épée marquée du sceau d'un souverain disparu, voire une particularité physique prouvant mon appartenance à telle ou telle dynastie impériale ? Pourquoi cela n'arrive-t-il qu'aux autres ? J'aurais tant voulu être un personnage littéraire pour, au bout de trois ou quatre tomes d'aventures extraordinaires, finir par monter sur le trône en épousant la princesse de mes rêves ! Ce ne sera pas pour tout de suite, semble-t-il.

Avant mon départ, ma mère m'offre un pendentif porte-bonheur, comme à chaque échéance importante. Plus ou moins jaunâtre, plus ou moins taillé en forme de serpent prêt à mordre, j'y gagne au change par rapport à l'horreur de l'an passé, dont je ne suis toujours pas parvenu à déterminer si elle figurait une étoile filante ou un têtard. Connaissant les talents de la plus éminente sorcière de Château-d'Eau, ces babioles doivent avoir un quelconque rapport avec l'occultisme. Je n'ai pas eu l'occasion de le certifier, mes échecs successifs sont là pour en témoigner.

Je me dirige vers la porte.

« Un bon guerrier ne voyage pas sans biscuits... », me dit ma mère en glissant un sachet dans la poche de mon pourpoint.

« Et sans un peu d'eau », renchérit-elle.

Je saisis l'outré qu'elle me tend tout en me jurant de ne pas l'utiliser. Elle est gentille, maman, mais on peut lui reprocher cette manie de vouloir tout gérer, tout prévoir, penser à la place des autres comme s'il n'y avait qu'un cerveau sur Terre et que c'était elle qui le détenait. Elle serait capable de me confier un manteau de fourrure en plein été, « au cas où tu aurais froid, ne va pas me ramener un rhume, tu sais bien qu'il n'y a plus de saisons. »

Avec un ange gardien pareil, il ne risque pas de vous arriver quoi que ce soit. Il ne m'est effectivement jamais rien arrivé, c'est d'ailleurs la principale critique que j'adresserais à mon existence.

« Merci, maman. »

Elle m'embrasse en me souhaitant bonne chance. Je suis fin prêt à affronter les pièges les plus retors tendus par des examinateurs sadiques.



« Godefroi... Godefroi du Gris-Lambel, annonce l'examinateur avec un air de profonde lassitude. De la famille d'Adhémar du Gris-Lambel ?

— Adhémar était mon frère aîné, messire.

— J'ose espérer que vous réussirez mieux que lui. Je vous le souhaite, pour votre propre bien. En piste ! »

Mon camarade se lève, m'offre un sourire crispé puis salue son futur bienfaiteur ou futur bourreau. Une monture impatiente bat le sabot dans la cour d'honneur du château, à l'ombre des marronniers.

Je serai donc le dernier à passer. Pour la énième fois, je vais inspecter la tapisserie qui orne le hall d'entrée de l'École de Chevalerie de Château-d'Eau. Rien à signaler. La licorne est à sa place, la dame à la robe verte n'a pas reposé son miroir, sur le fond d'un rouge criard continuent de s'ébattre des lapins et des renards, comme toujours depuis que l'ennui me pousse à user mes yeux sur cette scène d'une mièvrerie sans nom. Mes biscuits traînent en vrac dans mes poches, mon outre pend à ma ceinture et mon pendentif magique à mon cou. Tout est sous contrôle. Je ne peux échouer.

Prions tout de même pour qu'il n'y ait pas de tir à l'arc. Si vous pouviez vous retenir de vérifier si j'ai assimilé les rudiments des activités mondaines du chevalier, j'apprécierais également. Et si vous...

« Godefroi Brouillon. »

Voilà, nous y sommes. Je tends la main; l'examineur la saisit mollement. Court sur pattes, le front dégarni, la lippe pendante, ce sinistre individu a peut-être obtenu avec succès son diplôme de chevalier vingt ou trente ans plus tôt, mais a de toute évidence échoué à l'examen de prince charmant. Il s'agit en fait de sire Günther Von Ichbineinberliner, un Teutonien distingué par le roi Auguste pour sa participation à l'introduction de la choucroute en Francophonie. À moi de me montrer à la hauteur.

« Si vous voulez bien me suivre... »

Son visage donne l'impression d'un homme qui veut à tout prix éternuer mais qui n'y arrive pas et n'y arrivera jamais. Je me retiens d'éclater de rire, conscient de la gravité de l'instant, et emboîte le pas boiteux du dignitaire.

Mon cheval est déjà apprêté pour l'événement. En plus d'avoir été bouchonné, étrillé, pansé avec un soin tout particulier, d'avoir eu sa crinière lissée et ses pieds curés, on l'a revêtu d'un caparaçon à mes couleurs, le jaune et le noir – or et sable dans le jargon de l'héraldique – et équipé de deux selles : une pour moi, une pour l'examineur, lequel se tiendra dans mon dos durant les tests équestres.

Sacré Rodomontade ! J'espère qu'il évitera de me jouer un sale tour. Il est intelligent, il sait que son maître joue gros.

Il ne paye pas de mine, avec sa taille moyenne, son encolure épaisse, sa ganache lourde et ses crins rebelles. En faisant preuve d'un minimum de mauvais esprit, on l'assimilerait moins à un pur-sang fougueux qu'à un placide cheval de trait ; il est le genre de monture modeste qu'aucun maquignon ne céderait pour plus de cent sapèques, et dont aucun vendeur honnête n'oserait en tirer plus de soixante-dix.

Rodomontade, pourtant, est un cheval savant. Pas savant dans le sens « je peux lever la patte et m'asseoir quand on me le demande », vu qu'il n'obéit qu'à lui-même, mais il comprend tout ce qu'on lui dit et il est doué de parole. Je me souviens notamment d'une causerie que j'avais eue avec lui autour de l'épineux problème de la consubstantialité dans le monophysisme. Au bout du compte, il m'avait fallu déclarer forfait. Toutefois, les pensées de mon cheval ne sont pas à la portée du premier péquin venu. Développer une certaine complicité est essentiel pour comprendre où il veut en venir. Concrètement, « *Je/voudrais/un chèque en bois/sur un chariot-élévateur/à Vesoul* » signifie qu'il a un petit creux et qu'un peu d'avoine lui ferait le plus grand bien ; « *Une noix de cajou/dribblera/l'ortolan/du ramoneur* », que sa stalle doit être nettoyée d'urgence pour cause de rendez-vous galant. Rodomontade s'exprime uniquement par cadavres exquis.

Voilà ce qui peut résulter d'une trop forte exposition à la magie de maman. Qui sait, peut-être suis-je moi-même, à mon insu, doté de super-pouvoirs ?

En attendant de me découvrir métamorphe ou capable d'émettre des rayons gamma en tirant la langue, je dois me concentrer sur l'obtention de mon diplôme. L'examineur observe scrupuleusement ma manière de monter en selle. Un gadin à ce stade me vaudrait d'être recalé sans délai. Je règle le mors et quelques menus détails pour lui montrer que je sais où se trouvent les équipements importants. Il semble satisfait et monte à son tour.

« Allez-y, vous pouvez démarrer. »

C'est parti. Mon cheval étant garé à l'envers, je dois effectuer un demi-tour pour repartir dans la direction voulue. Première manœuvre réussie. Partagé entre l'envie d'en mettre plein la vue

à l'examineur et le bon sens qui m'appelle à la prudence, je fais finalement en sorte d'avancer au petit trot.

« Tournez à gauche. »

Direction le boqueteau. J'étais sûr qu'il m'emmènerait là-bas. Il me présente une épée. En fer. Damnation ! Je n'ai l'habitude que des armes d'entraînement en bois, pourtant il faudra s'y faire si je deviens chevalier. Je l'attrape d'une main et la brandis d'un air faussement rassuré. Je suis persuadé que j'aurai bientôt à en faire usage. Ça ne loupe pas : nous sommes assaillis par des brigands d'opérette, faussement furibonds et vociférant à qui mieux mieux. Trop malpolis pour être malhonnêtes, ils ne sont là que pour les besoins de l'exercice. S'ils croyaient me faire paniquer avec leurs singeries, c'est râpé.

Quelques coups d'épée bien placés et les malandrins se replient en bon ordre. Parmi eux, je reconnais le baron Amadis d'Heugol, mon professeur de quintaine. En voici un qui aura bien mérité une augmentation de salaire à la fin de l'année scolaire.

« Très bien, tournez à droite maintenant. »

Je m'engage dans un sentier forestier. Il n'y a rien de particulier à noter.

« Vous prendrez la deuxième à gauche. »

Et sire Günther ajoute, sur le ton de la conversation :

« Pouvez-vous m'énumérer les consignes de sécurité à respecter en cas d'invasion d'un château fort ? »

Là non plus tu ne me surprends pas, je t'ai vu venir avec tes gros sabots et tes questions militaires !

« Suis-je attaquant ou défenseur ? »

Et toc. Tu espérais me coincer, hein, avoue ? Dommage, j'ai pris les devants.

« Supposons que vous soyez défenseur », réplique-t-il, innocent.

Je lui récite ce qu'il souhaite entendre, au mot près, comme on m'a appris à le faire. Je dois d'abord sonner le tocsin, puis cacher les femmes et les enfants, rapatrier d'éventuels blessés à l'infirmerie, veiller à fermer les portes coupe-feu, ranger les cuves d'eau bouillante et de poix fondue une fois l'ennemi entré... Il a droit à la totale.

« J'avais dit deuxième à gauche. »

Zut. Emporté par le flot de ma démonstration, j'ai manqué l'intersection. Tant pis. Pour rattraper le coup, je...

Rodomontade se cabre. Il a vu le véhicule déboulant sur notre droite et connaît les règles de bienséance routière : priorité à qui vient de ce côté. Merci, mon vieux, sans toi la charrette nous aurait percutés.

« Vous êtes... très vif, concède l'examineur en tentant de reprendre une respiration normale. Continuez. »

Nous laissons le bois derrière nous pour revenir sur Château-d'Eau. Sire Günther me met entre les mains une arbalète déjà chargée – mais d'où sort-il tout son matériel ?

« Visez cette meule de foin, s'il vous plaît. »

Tous les écuyers ont eu maille à partir avec cet engin diabolique, mais ce n'était que pour se détendre entre deux cours de tir à l'arc et non d'une manière officielle. Aucun preux n'irait occire un adversaire avec une telle arme, formellement condamnée par le concile de Lugubrum il y a cinquante ou soixante ans. N'importe qui vous le confirmera : il y a aussi peu de noblesse dans le maniement de l'arbalète que dans celui du rouleau à pâtisserie.

Alors j'ai refusé, arguant que je ne pourrais me résoudre à discréditer la chevalerie par un acte aussi vil. J'ai même poussé le fayotage jusqu'à citer le concile de Lugubrum, dont il n'avait sans doute jamais entendu parler auparavant. Il m'a souri.

Quand l'examineur m'a donné le parchemin rose authentifiant mon succès, je n'y ai pas cru. Comment ça, pas de tir à l'arc, pas de courtoisie ? Juste un parcours du combattant à dos de cheval et quelques épreuves théoriques ? Pas de mauvaises surprises, tout se déroule donc comme je l'avais prévu ?

« Félicitations, messire », se contente de répondre sire Günther à mes interrogations intérieures.

Rodomontade me jette un regard empli de fierté. Il vient d'être promu monture d'un chevalier du royaume.



De retour chez moi, le premier à célébrer mon exploit se nomme Felinni.

Felinni, je dois le préciser, a l'immense privilège d'être mon chat. Enfin, il dépend surtout de ma mère et de sa bienveillante juridiction, faite de caresses et de pâtées soigneusement distribuées. En général, elle hait les animaux, elle et les bêtes sont

comme chien et chat, mais c'était plus fort qu'elle, il a fallu qu'elle se plie aux clichés fleurissant sur les sorcières tel le bleu sur un fromage de Bresse. Elle s'est donc procuré un chat, noir comme une nuit sans lune, évidemment.

Fellini me saute à la gorge en poussant son miaulement de guerre, assez strident pour pétrifier de terreur tout rongeur imprudent à une demi-lieue à la ronde. Je le dévisage avec tendresse ; lui non. On retrouve chez ce félin l'agressivité de ses ancêtres à dents de sabre, la puissance musculaire en moins. S'il n'avait peur de se retrouver flanqué dehors pour toutes les nuits à venir, même celles d'hiver, il me lacérerait la peau avec ses griffes sans le moindre remords. Maman l'a bien dressé, elle a fait de lui le monstre qu'il est devenu. Fellini, c'est mieux qu'un molosse.

Je lui balance un coup de pied amical et il s'en retourne piller les nids d'oiseaux. Pour un peu, je me sentirais aussi libre que lui. J'ai réussi ! Godefroi l'écuyer est mort, vive le chevalier Godefroi ! Je vais enfin porter l'armure ! Je...

« Ne me dis rien. Tu as encore raté. Sale gosse ! »

Je lève les yeux vers ma mère. Je suis sur le point de répondre « Oui, maman », mais je me rattrape et prends un air grave que je ne me connaissais pas pour lui énoncer l'évidence :

« Modérez vos propos, mère : sachez que vous vous adressez présentement à un preux chevalier du royaume de Francophonie, un vassal du roi Auguste Sans-peur-et-sans-reproche.

— Un quoi ?

— Un vassal : personne liée à un suzerain par l'obligation de foi et hommage, à qui elle doit divers services.

— Non, avant. Tu as bien dit chevalier ? »

Elle n'en revient pas. Je la sens défaillir. Son cœur, que je sais fragile, tiendra-t-il le choc ? C'est qu'elle n'est plus de la toute première fraîcheur, maman... Vais-je, le même jour, me retrouver chevalier et orphelin ?

« Je savais que tu y arriverais, me dit-elle en m'ébouriffant les cheveux. Et peu importe si c'est à vingt-trois ans au lieu de dix-huit. Que sont cinq années dans la vie d'un homme ? Dans la vie d'un chevalier ? »

Prononcer ce mot semble lui faire un bien fou. À moi aussi, tout compte fait.

« On va fêter ce succès dignement, en famille. J'avais mis de côté de l'eau-de-vie de radis noir pour l'occasion. Je commençais à croire qu'elle finirait par devenir aigre. Et tu sais quoi ? Je suis sûre que Margot va être contente pour toi. »

Je ne peux réprimer une grimace. Non pas à cause de la bouteille que ma mère nous apporte dans un grand sourire et dont je vais bientôt devoir avaler le contenu, mort ou vif ; ni à cause de ce sentiment désagréable qui m'étreint en pénétrant dans la chaumière qui m'a vu grandir : trop modeste, trop petit, pas assez noble pour un individu de ma qualité ; ni à cause de Felinni, ce sacripant, qui a réapparu comme un chien dans un jeu de quilles, avec la ferme intention de n'accorder aucun répit à ma jambe droite ; non, je grimace car ma mère vient, par une parole maladroite, de remuer des souvenirs mal cicatrisés.

En effet, Margot va être contente pour moi. Du moins, autant que peut l'être une citrouille.

Marguerite était la fille d'un métayer de Château-d'Eau, une petite rousse un peu boulotte, pas spécialement jolie, mais très gentille et gaie comme un pinson. Nous avons passé toute notre enfance ensemble. Enfin, comme il fallait s'en douter, à l'âge où ces considérations prennent de l'importance, nous avons envisagé de nous marier. Je devais avoir dix-sept, dix-huit ans, et pareil pour elle ; il était plus que temps de nous y mettre. Si ma mère ne s'opposa pas directement à cette union, je la connais assez pour décoder ses réactions : elle était contre. Ce qui n'empêcha pas nos fiançailles de se dérouler normalement... Jusqu'à ce qu'une rumeur outrée dans l'assistance venue partager notre bonheur me fasse prendre conscience que j'étais en train de passer la bague au doigt d'un potiron. Les versions diffèrent quant au déroulement des faits, il y a autant d'histoires véhiculées que de témoins, mais le résultat est là : je suis désormais fiancé à une cucurbitacée, laquelle siège avec mélancolie au milieu de la table du salon. Vous vous doutez bien que le mariage n'est plus d'actualité. Tant mieux pour mon éventuelle descendance.

Ma mère a toujours nié être à l'origine de ce que nous appellerons malgré tout un tour de magie. Je ne suis pas dupe : si une bonne fée est fichue de transformer une citrouille en carrosse, la réciproque doit être vraie, et du carrosse à ma princesse campagnarde il n'y a qu'un pas.

Repentir du criminel tourmenté par ses mauvaises œuvres ? On prétendra ce que l'on voudra, mais depuis l'accident, maman prend soin de l'arroser tous les lundis matins.

« À table, Godefroi ! »

Je me dirige lentement vers ma chaise. Felinni a enfin décidé de me laisser tranquille. J'avais oublié d'avoir faim, avec toutes ces émotions... Je sors le paquet de biscuits de ma poche, intact. Si elle l'apprenait, maman prendrait cela comme un défi ; peu me chaut.

Je n'espère qu'une chose, que ce soir nous échapperons à la soupe au potiron.